

REMARQUES SUR MA SŒUR JEANNE-FRANÇOISE-MARIE-JOSEPH DE GAÛN D'AIGUILLON,
DÉCÉDÉE LE 13 FÉVRIER 1904, A L'HÔPITAL DE LA SAINTE-FAMILLE, A BETHLÉEM,
AGÉE DE 70 ANS, 46 DE VOCATION.

Notre chère sœur Aiguillon était une de ces âmes privilégiées que l'Esprit-Saint instruit de bonne heure, et qui comprennent, à la lumière de la foi, que la véritable grandeur se trouve dans l'humilité, la vraie richesse dans le mépris des biens de la terre, la vraie sagesse enfin dans la folie de la croix.

Elle naquit à Agen, le 18 avril 1834, d'une famille qui joignait à la noblesse, à la distinction et à la fortune, le trésor bien plus précieux de la foi et de la vertu. Mme d'Aiguillon était une de ces âmes fortes, d'une foi profonde, d'une vertu antique, qui sacrifiait tout au devoir et qui voulait donner à ses enfants une éducation solide, digne du rang qu'ils devaient occuper dans la société, digne surtout de leur titre de chrétiens.

Elle confia de bonne heure la petite Marie-Joseph aux religieuses ursulines de Pons, qui n'eurent pas beaucoup de peine à cultiver cette âme délicate et aimante. A mesure que son esprit s'ornait des connaissances convenables à la situation qui l'attendait dans le monde, son cœur s'ouvrait à la piété, et c'est au pensionnat qu'elle entrevit la première lueur de sa vocation. Cette lueur, bien incertaine encore, semblait la diriger vers le Carmel ; elle avait été frappée dans un sermon par cette parole de sainte Thérèse : « Le plaisir de mourir sans peine vaut bien la peine de vivre sans plaisir », et elle s'était sentie attirée vers une vie de mortification et de renoncement. Dieu se réservait d'augmenter la lumière en multipliant ses années et d'ajouter à l'attrait qu'elle ressentait pour la vie parfaite, cette intelligence du pauvre, don particulier de sa divine miséricorde aux âmes qu'il appelle dans la famille de Saint-Vincent.

La révolution de 1848 fit rentrer au milieu de sa famille la jeune Marie-Joseph âgée seulement de quatorze ans. Elle dut dès lors prendre part aux réunions brillantes du monde, où la dignité de ses manières et sa grande modestie la firent bientôt remarquer et citer comme exemple aux jeunes filles de sa condition. En même temps qu'elle faisait le charme de sa famille par son caractère doux et aimable, elle luttait encore contre les défauts de sa nature dissipée et paresseuse ; et il devint bientôt impossible de reconnaître, dans la jeune fille énergique et mortifiée, l'enfant que sa maîtresse était obligée d'arracher de son lit tous les matins à l'heure du réveil.

La famille d'Aiguillon habitait pendant l'été un château assez éloigné de l'église, ce qui était une grande privation pour Marie-Joseph et pour ses sœurs. On prétextait alors de grandes promenades, et on dirigeait la petite caravane vers tel ou tel clocher pour aller visiter le divin Prisonnier du tabernacle qui,

disait plus tard notre chère sœur, rendait bien douces les fatigues du chemin. Un jour, elle rentra d'une de ces pieuses excursions avec un soulier plein de sang, mais elle se gardait bien de se plaindre de ses écorchures non plus que des fréquentes migraines auxquelles elle était sujette : elle était trop heureuse de souffrir quelque chose pour son bon Maître. Ce fut à la campagne que la jeune fille apprit aussi à connaître et à aimer les pauvres ; sa plus grande joie et sa plus habituelle occupation étaient de travailler à leur confectionner des vêtements.

Ma sœur Aiguillon était arrivée ainsi à l'âge de vingt-trois ans. Elle était fixée sur la volonté de Dieu qui l'appelait dans la famille de Saint-Vincent et il lui tardait d'y répondre ; mais les difficultés étaient grandes : elle savait que ses parents ne consentiraient point à son départ. Enfin l'heure de Dieu sonna. Le jour de Noël 1857, la famille était réunie pour le déjeuner ; la conversation était tombée par hasard sur les filles de la Charité, quand, tout à coup, Marie-Joseph se leva et dit ces simples mots : « Je veux être fille de la Charité. » Ce fut un coup de foudre pour son père, un glaive dans le cœur de sa mère qui, pour la première fois peut-être, essayant de concilier son devoir de chrétienne avec son amour maternel, ne voulait pas reconnaître dans sa fille les signes de la vocation.

Durant de longs mois, la jeune aspirante dut réitérer ses instances et reçut des refus bien pénibles pour son cœur aimant ; sa douce constance triompha néanmoins de tout et elle partit enfin pour l'hôpital d'Agen désigné pour son postulat. Dès son entrée à l'hôpital, Mlle d'Aiguillon oubliant ce qu'elle avait été dans le monde et s'efforçant de le faire oublier, n'aspira qu'à être la dernière dans la maison du Seigneur. Elle s'y trouvait si heureuse et son bonheur rayonnait si visiblement sur son visage, que son frère venant un jour la visiter s'écria : « Ah ! Marie, si nous ne croyons pas maintenant à ta vocation, il ne faut plus croire à rien ! »

Ma sœur Aiguillon arriva au séminaire au mois de juin, et après sa prise d'habit elle y resta comme sœur d'office auprès des jeunes sœurs qu'elle était si capable d'édifier par sa modestie et d'entraîner par sa ferveur. Elle venait de faire les saints vœux, lorsque notre très honorée Mère Montcellet, visitant le séminaire après son élection, dit en riant aux sœurs d'office réunies pour la saluer : « Quelles sont celles qui auraient de la répugnance pour l'étranger ? ... Ce ne serait pas, à coup sûr, ma sœur Aiguillon ! — Oh ! non, ma Mère », répondit celle-ci avec son entrain accoutumé. A quelque temps de là, l'hôpital européen d'Alexandrie demandant du renfort, elle fut désignée pour y aller.

Pendant qu'elle faisait ses préparatifs, on avertit notre Mère que

Mme d'Aiguillon était très souffrante et que le départ de sa fille pour l'étranger lui porterait certainement un coup fatal. Notre Mère aussitôt voulut renoncer à son projet, mais ma sœur Aiguillon, toujours généreuse, la supplia de n'en rien faire : « Tout ce qu'on vous a dit de ma mère est vrai, ajouta-t-elle, mais je vois dans tout cela une volonté de Dieu sur laquelle je me reprocherais toute ma vie d'être revenue. » Elle partit donc pour Alexandrie où la respectable sœur Peyrémond lui confia le soin de la pharmacie.

Bien que de longues années se soient écoulées depuis que ma sœur Aiguillon a quitté Alexandrie, son souvenir y est resté vivant, et c'est à une de ses anciennes compagnes que nous devons les détails suivants sur son séjour à l'hôpital.

« Ma sœur Aiguillon était humble et simple ; j'ai vécu avec elle pendant plus de dix ans et j'ai admiré son grand esprit de pauvreté. Ma sœur lui disait quelquefois : « Mais, ma sœur Augustine, on dirait, à vous voir, que je vous refuse un tablier, une paire de souliers, tellement tout est rapiécé. » Elle répondait en souriant : « Ma sœur, cela peut aller encore quelque temps ; après je vous en demanderai. » Sa grande mortification est aussi à signaler ; jamais elle ne s'occupait de ce qui était servi au réfectoire ; que ce fût bien ou mal apprêté, tout lui était égal, et souvent, si on lui demandait ce qu'on avait eu pour dîner, elle répondait ingénument : « Ma sœur, je n'ai pas fait attention. » Sa bonté et sa cordialité envers ses compagnes étaient très grandes ; jamais je ne l'ai vue contester avec aucune. Elle cachait le plus possible son mérite et ses talents ; pour lui faire accompagner le chant à la chapelle, ma Sœur dut le lui imposer. Quelle n'a pas été sa joie, lorsque après avoir été nommée sœur servante à Salonique, elle obtint d'être déchargée de cette responsabilité et de reprendre à Alexandrie, avec son office de la pharmacie, le dernier rang parmi ses sœurs !

« Je ne puis passer sous silence le courage et le dévouement dont ma sœur Aiguillon fit preuve au moment où le bombardement d'Alexandrie exposa tous les habitants aux plus grands dangers. Ma Sœur ne pouvant se résigner à abandonner les malades de l'hôpital, n'osant pas d'autre part exposer ses compagnes à être massacrées, les laissa libres de se réfugier à Beyrouth, en France ou en Italie, ne gardant que celles qui acceptaient de bon cœur la perspective d'une mort imminente. Parmi ces dernières et en première ligne, fut ma sœur Augustine qui, malgré les instances de ses parents resta à son poste et rendit les plus grands services par son dévouement à toute épreuve. »

La divine Providence préparait depuis longtemps ma sœur Aiguillon à une plus haute et plus difficile mission. L'humble et douce gravité dont elle enveloppait un cœur plein de dévouement et de tendresse, un jugement sûr

et solide, une force d'âme peu commune, une régularité parfaite, la rendaient propre à la conduite. Après avoir échappé plusieurs fois au fardeau de la responsabilité, son humilité céda enfin à son obéissance, et elle dut aller, en 1892, prendre la direction de l'hôpital de la Sainte-Famille, à Bethléem.

Cet établissement, fondé depuis cinq ans seulement, était encore aux prises avec les difficultés d'un début. La nouvelle supérieure les envisagea courageusement et se mit résolument à l'œuvre, consacrant à cette mission ses ressources personnelles, son temps, ses forces, tout son cœur et toute sa vie. Ce n'était pas en vain qu'elle avait reçu au baptême les prénoms significatifs de Marie-Joseph et qu'elle avait fait à ses parents les premières ouvertures de sa vocation le jour de Noël : Jésus la destinait à lui élever un sanctuaire et à donner un abri à ses membres souffrants dans le lieu même où il n'avait trouvé jadis qu'une pauvre étable pour le recevoir. Les douze années qu'elle a passées à Bethléem lui ont suffi pour réaliser ce dessein du divin Maître qui était aussi le doux rêve de son cœur fervent. Quelle joie n'éprouva-t-elle pas lorsque en janvier 1903 eut lieu la bénédiction de la jolie chapelle qui, avec le bel hôpital avoisinant, fait le ravissement des pèlerins et des indigènes dont l'imagination orientale a besoin d'être frappée et auxquels il est nécessaire d'être portés à la piété par les objets extérieurs !

Après le désir de donner à Jésus-Eucharistie une habitation convenable dans le lieu de sa naissance temporelle, ma sœur Aiguillon n'en avait point de plus véhément que celui d'établir la Vierge immaculée reine et maîtresse dans Bethléem. Pour cela, elle n'épargna rien. Non contente de parler de cette Reine du ciel et de la terre en toute occasion, elle lui dédia la nouvelle chapelle et voulut que toutes les fêtes de cette Mère bénie y fussent célébrées avec solennité. Pour en rehausser l'éclat, elle employait son talent musical, et, sans négliger aucun des devoirs plus importants de sa charge, elle arriva, à force de patience, à former, parmi les petites Arabes, un chœur de chant capable de célébrer en français et en latin les louanges de la Vierge sans tache et de l'Enfant divin que les anges du ciel chantèrent les premiers sur les collines de Bethléem. Enfin, cette fervente fille de la plus tendre des Mères fit placer sur le frontispice de la chapelle une immense statue de la Vierge immaculée qui plane ainsi sur la ville et les environs. Les braves Bethléémites sont heureux de la regarder. « Chaque matin, disaient quelques-uns, nous la saluons ; il semble qu'elle sourit et nous protège. » Cette phrase et d'autres semblables qui furent souvent répétées à ma sœur Aiguillon étaient déjà pour son cœur une première récompense.

Très zélée pour la gloire de Dieu et le règne de la sainte Vierge, ma sœur Aiguillon ne l'était pas moins pour le salut des âmes ; elle ne négligea rien

pour le procurer, et quand la mort vint l'arrêter dans sa course, elle songeait à l'extension des œuvres déjà nombreuses et florissantes.

Dans l'intérieur de la famille, elle répandait le bonheur et entretenait la paix par sa bonté maternelle, son égalité parfaite, sa prudence et son humilité. Les sœurs anciennes étaient entourées par son grand cœur de délicates prévenances; les jeunes sœurs trouvaient dans ses exemples et ses conseils une règle sûre, un appui constant, une consolation dans leurs peines. En voyant son application continuelle à la pratique des vertus de l'état, chacune disait : « Pour être de parfaites filles de la Charité, nous n'avons qu'à marcher sur les traces de ma sœur. »

Les sœurs malades ou affligées étaient l'objet de sa particulière sollicitude : « Quand je fus envoyée à Bethléem, écrit l'une d'elles, je dis à ma sœur en l'abordant : « Ma sœur, on m'envoie vers vous, mais je ne vous serai pas d'un grand secours, ma santé est si débile! — Soyez la bienvenue, me fut-il répondu, j'aime mes compagnes telles que le bon Dieu me les donne. Si vous êtes malade, nous vous soignerons de notre mieux et puis, ne savez-vous pas que les sœurs malades sont la bénédiction des maisons? Vous voyez que le bon Maître fait une grande grâce à la Sainte-Famille en vous y envoyant. »

Aussi comme on s'aimait à Bethléem! C'était bien, selon le désir de celle qui était l'âme de la famille, un petit séminaire par la régularité, la ferveur et l'union. « Le spectacle d'une charité si intime, dit le respectable confesseur des sœurs, frappait tous ceux qui venaient dans la maison, et véritablement il devait réjouir le ciel. »

Ce digne religieux qui, avec un dévouement vraiment paternel, assista ma sœur Aiguillon pendant les trois derniers jours de sa vie, a bien voulu écrire quelques notes qui nous retracent d'une manière très édifiante la fin si pieuse de notre chère sœur; nous les résumons ici :

« Ma sœur Aiguillon vivait en paix dans la pensée de la mort, bien avant qu'elle n'arrivât, et elle s'y disposait par une continuelle union à Dieu au milieu même des occupations les plus absorbantes. « Chaque jour, disait-elle, doit être une préparation à la mort; il me semble que je mourrai cette année; je me tiens prête. » La délicatesse de conscience, qui l'avait toujours distinguée, grandissait à l'approche des derniers jours de sa vie; elle avait une frayeur extrême de toute offense de Dieu. Elle, si bonne, si large dans sa charité pour chacune de ses sœurs, craignait les petits soulagements que la filiale et sainte affection de ces dernières la pressait d'accepter. Si elle se résignait à se rendre à leurs désirs, ce n'était que dans l'intention de pratiquer l'obéissance.

« L'œuvre pour laquelle la divine Providence avait envoyé ma sœur Aiguillon à Bethléem était achevée; c'était du haut du ciel qu'elle devait jouir des fruits

de ses travaux ; aucune récompense terrestre n'était digne de cette âme, qui avait tout fait pour Dieu et en vue de l'éternité !

« Le dimanche 7 février, elle fut atteinte d'une légère fièvre qui s'aggrava peu à peu, au point de donner dès le troisième jour de sérieuses inquiétudes. Aussitôt qu'elle comprit la gravité de son état, la chère malade mit ordre à ses affaires avec un sang-froid extraordinaire, puis ne s'occupa plus que de son dernier passage. Entourée des prières et de l'affection de ses compagnes, favorisée de la plus grande faveur qu'il soit possible de désirer, c'est-à-dire de la présence incessante du prêtre qui resta trois jours et trois nuits à son chevet pour l'assister, ma sœur Aiguillon attendait la mort dans le calme et la prière. Ses lèvres remuaient sans cesse pour s'adresser à Dieu, et quand la fièvre les desséchait, elle demandait humblement à ses compagnes de réciter à sa place le *Miserere*, le chapelet, l'invocation : « O Marie conçue sans péché. » Dans son délire même, elle restait unie à Dieu, ne parlant que de lui et du ciel. Ces moments d'ailleurs furent très rares, et à la grande surprise des médecins, la chère malade conserva jusqu'à la fin toute sa lucidité d'esprit.

« Le jour même de sa mort, Notre-Seigneur lui accorda une consolation qui lui fut bien sensible. M. Morlhon arrivait à Bethléem à cinq heures. Quelle ne fut pas la joie de ma sœur Aiguillon en l'entendant lui dire : « Je vous apporte la bénédiction de notre très honoré Père. » Cette suprême faveur était, à n'en pas douter, une première récompense de son filial dévouement pour ses supérieurs.

« Après la visite de M. Morlhon et comme si elle avait attendu cette dernière grâce, la chère malade souffrit davantage. Le mal martyrisait tout son corps qui ne pouvait trouver aucune position ; soutenue dans les bras de ses sœurs, elle luttait contre des souffrances intenses, ne laissant pourtant échapper aucune plainte et s'oubliant encore elle-même pour penser aux autres. « Faites retirer les jeunes sœurs, dit-elle, elles seront trop impressionnées. »

« Quand cette lutte fut terminée, la malade tomba dans un calme parfait, conservant toute sa connaissance quoiqu'elle ne parlât plus. Une dernière absorption acheva de la purifier, et elle exhala doucement son âme au milieu des prières, des regrets, des espérances de tous.

« Tous ceux qui assistaient à cette pieuse mort se disaient qu'ils avaient vu mourir une vraie fille de saint Vincent de Paul, ayant su, comme son bienheureux Père, unir la vie la plus intérieure à toutes les préoccupations extérieures des œuvres de charité, évitant tout regard, tout applaudissement du monde pour ne chercher que celui de Dieu. Et devant cette fin si précieuse, ils demandaient à Notre-Seigneur de mourir eux aussi de la mort des saints. »
